

## Claudie Hunzinger, artiste et écrivain

## La vie toujours verte

Claudie Hunzinger a connu la célébrité dans les années 70, après la parution de *Bambois, la vie verte*, récit de son expérience pionnière de retour à la terre avec son mari Francis, trois ans avant mai 68 et ses utopies communautaristes. Les brebis des temps héroïques ont laissé la place à des ânes, l'ancienne ferme des courants d'air est devenue un nid confortable, mais à Bambois, la vie est toujours aussi verte.

■ Il faut se fier un peu à son sens de l'orientation et beaucoup au hasard pour trouver la ferme de Bambois. Le dernier bout de chemin a échappé au bitume. Ce jour-là, le bâtiment résonne de coups de marteau et du sifflement d'une perceuse: un menuisier est venu aider Francis Hunzinger à installer une bibliothèque coulissante et de nouvelles fenêtres isolantes. Dans l'ancien grenier à foin, Claudie a aménagé son espace de travail. Une antique presse à papier y côtoie l'ordinateur branché sur internet. On est arrivé un peu inquiet, ayant lu dans les archives des DNA qu'elle ne voulait plus «entendre parler de sa vie d'avant», celle de *Bambois* (\*). Heureusement, notre référence datait.

Bien au contraire, Claudie aborde volontiers cette «belle époque» qui a le goût «léger et gai» d'une chanson des Beatles. «Avec le recul, on peut même parler d'âge d'or», dit-elle. Le temps a fait son œuvre et transformé en souvenirs riants la galère des débuts lorsque «la neige volait dans la pièce», que le froid engourdisait des doigts incapables d'écrire ou que Claudie, à la veille d'accoucher, entassait des bottes de foin sur la remorque. «Nous sommes seuls sur cette pente de la montagne à vivre et à dormir. Nous sommes heureux comme des vagabonds. Ce bien-être vient d'une liberté, celle du dénuement», écrivait-elle dans *Bambois*.

**«On s'est vraiment trouvés, Francis et moi»**

A 70 ans, Claudie est toujours aussi amoureuse de



Claudie en 1973, lors de la parution de *Bambois, la vie verte*. (Photo Pierre Berdoy)



Claudie Hunzinger, sur son banc, face à l'immensité des prés: «Si on laissait faire la nature, tout le paysage serait fermé». (Photo Françoise Saur)

Francis, celui avec qui, à dix-sept ans, elle formait en secret «le vœu de parcourir le monde et la vie, à pied». «On s'est vraiment trouvés, Francis et moi. Nous avons vécu en pionniers dans une époque d'insouciance». Colmariens tous les deux, ils ont fréquen-

té... la même maternelle, chez les sœurs de l'Assomption. Lui «le petit protestant» et elle «la petite catholique» avaient «les mêmes chansons en tête».

Claudie a raconté sa mère, Emma (\*\*), une femme émancipée, libre, amoureuse sans complexes de Karl, de François, de Marcelle, de Thérèse. «Ses dieux étaient les écrivains, les héros de la littérature.» Claudie n'a pas occulté ce qu'elle a découvert avec épouvante, soixante ans après la guerre, en agrandissant une photo de son père Marcel: un insigne nazi au revers de sa veste. «Pourquoi était-il membre du parti? Il y a sans doute plus d'une raison, mais ce n'était pas une question d'argent. En 1945, il n'était même pas propriétaire de sa maison et il n'a jamais réussi en affaires. Je lui suis reconnaissante de nous avoir légué l'esprit d'entreprendre, mais aussi de nous avoir enseigné que la réussite financière n'est pas une qualité. Il était, comme l'écrivait Emma, spontanément généreux.»

**«Si l'un de nous deux avait été raisonnable...»**

La mère de Francis a rencontré Jean Giono au Cantadour, elle a parlé à son fils des grands troupeaux, de la transhumance. Les récits de cette femme de gauche, son attachement au pacifisme, à

la nature, aux phalanstères ont «donné envie à Francis de cette vie là», témoigne Claudie. J'avais deviné ce qu'il recelait en lui d'intraitable, qu'il ne composerait pas avec la société. Nous partagions le même goût pour la littérature, la poésie, nous rêvions d'une existence sauvage, en montagne, avec un troupeau».

A son retour de deux ans de service militaire en Algérie, Francis se forme à la Bergerie de Rambouillet puis passe une année de pratique dans un élevage du Jura. Et le voilà, enfoncé dans la neige jusqu'à mi-corps, conduisant son premier troupeau de trente brebis vers cette ferme délabrée des hauts de Ribeaugoutte. Tous ses temps libres de prof de dessin au lycée Bartholdi de Colmar, Claudie les consacre à la ferme. «Si l'un de nous deux avait été raisonnable, on n'aurait rien fait de tout ça. Rien n'a jamais été prévu, organisé, anticipé, construit d'avance. Nous étions inconscients, mais instinctivement, nous avons trouvé le bon mode de vie. Quarante ans après, il tient toujours, nous n'en avons pas fait le tour.»

**Rue du Bac, François Mitterrand passe, silencieux**

Assez rapidement cependant le couple change d'opti-

que déjà utilisée en Europe, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour compenser le manque de chiffons.

**La linguistique de la nature, la grammaire des plantes**

Claudie fait bouillir des fougères, les presse en grandes feuilles de papier, invente une «linguistique de la nature. Nous avons exploré cette grammaire des plantes, des formes, des signes». Leur dernière exposition a lieu en 1997, au musée Unterlinden, sur "les couleurs de Grünewald". Commence alors une nouvelle aventure, littéraire. Une fois encore, Claudie bénéficie de la bienveillance d'un de ces «personnages qui sont entrés dans notre vie et qui ont veillé sur nous»: Martine Boutang, directrice littéraire chez Grasset qui s'est précipitée sur *Elles vivaient d'espoir* que Claudie lui avait envoyé.

Elle est en train de réaliser, avec Francis, un autre projet, une rivière sèche constituée de moraines granitiques récupérées dans les prés alentour. Œuvre minérale entre deux rives végétales, fougères d'un côté, prairies de l'autre, elle dégingole jusqu'à l'étang. C'est un geste artistique, un jardin en mouvement. «Je note les changements, le passage d'une sauvagerie à une autre, comme si nous étions des explorateurs»

**En relation directe avec le monde**

Elle a commandé des rhododendrons pour l'automne, les seules plantations qu'elle ne sera pas obligée de protéger contre les dévastations de la harde de cerfs qui se sentent chez eux à Bambois, terre vierge de braconniers. «C'est magnifique, ils passent, on dirait des parures de chefs indiens.»

Ce jardin là ne sera pas, comme d'autres en Alsace, ouvert au tourisme. Claudie et Francis n'ont pas envie de renouer avec la période people des années 70 lorsque, «très ingénus, nous acceptions toutes les demandes de reportages». Aujourd'hui, ils jouissent d'un calme à peine troublé par les braiments de leurs quatre ânes-tondeurs d'herbe. Presque seuls – leur fils Robin, documentariste comme sa sœur Chloé, a installé son studio dans une aile de la ferme – mais pas isolés. «Sur cette montagne, face à ces immenses prés, nous sommes en relation directe avec le monde.»

**Claude Keiflin**

(\* *Bambois, la vie verte*, coll. J'ai Lu, 1973, réédité chez Stock en 1979.

(\*\*) *Elles vivaient d'espoir*, Grasset, 246 pages, 19€.